pouse, qu'il me l'amène ! Ce sera avec des transports de joie que je lui ouvrirai mes bras et je l'appellerai ma fille ! Oh ! la chère enfant, qui peut me rendre mon fils, je sens qu'elle a déjà toute ma tendresse !

Le jour même, Mme Joubert répondit à Edmond.

Au sujet de Mlle Eléna Loudanof elle lui disait :

" Il me semble que tune m'as pas dit toute ta pensée concernant cette jeune fille, que tu as craint de m'ouvrir tout ton cœur ; manquerais-tu donc de confiance en ta mère ou pourrais-tu croire qu'elle te désapprouverait ? Si tu as cette idée, mon cher fils, détrompe-toi : te voir retrouver le calme de l'esprit, te voir heureux est toujours ce que je désire le plus au monde.

" Si tu aimais cette jeune fille et si tu en étais aimé, ce serait pour ta mère la plus grande des joies qu'elle puisse encore éprouver, et du fond de mon âme je te crierais : Edmond, épouse Mlle Eléna Loudanof."

Mme Joubert attendit avec une impatience inquiète une nouvelle lettre de son fils.

Trois semaines s'écoulèrent Enfin la lettre arriva.

" Chère mère, écrivait le jeune homme, le miracle que tu attendais et espérais s'est accompli : Eléna a pris dans mon cœur la place que Mme Clavière y occupait. Il s'est fait en moi, ce changement que je croyais impossible quand j'étais désespéré, brisé par la douleur. Un amour plein de promesses et de joies ineffables a éteint cet amour sans espoir qui faisait notre malheur à tous deux.

" J'aime Eléna, ma mère, je l'aime et je suis aimé !

" Je suis tout étourdi de mon bonheur ; il me semble que j'étais sorti de la vie et que je viens d'y rentrer ; je me sens renaître ; devant moi plus rien n'est fermé, tout s'est rouvert ; l'ombre s'est dissipée et de nouveau l'avenir m'apparaît ensoleillé, radieux. Je suis dans un éblouissement de lumière.

" Chère mère, ta lettre m'y autorisant, j'ai demandé la main de Mlle Loudanof, qui m'a été accordée ; depuis hier nous sommes fiancés. Mais Eléna et ses parents désirent que tu viennes à Saint-Pétersbourg ; c'est aussi le désir de ton fils. Dès que tu seras arrivée, nous fixerons le jour du mariage. La famille Loudanof a hâte de te connaître.

" Hier soir, comme je lui serrais la main avant de la quitter, Eléna s'est penchée à mon oreille et m'a dit tout bas :

"—Vous allez écrire à votre mère, dites lui que je l'embrasse de tout mon cœur et qu'elle aura en moi une fille respectueuse, dévouée, et qui l'aimera."

" Enfin, chère mère, nous allons être réunis, viens, viens vite, nous t'attendons."

Avant de se mettre en route pour la Russie, Mme Joubert fit sa visite d'adieu à Mme Clavière et lui annonça le prochain mariage de son fils

—Ah ! chère madame, dit Marie, c'est une douce joie que vous me faites éprouver.

—Je savais que le bonheur de mon fils ne vous laisserait pas indifférente.

—Non, certes ; mais vous venez de me délivrer en même temps d'une douleur que j'avais dans l'âme et de l'obsession d'une pensée cruelle.

—Comment cela ?

La jeune femme eut un sourire doux et triste.

—Chère madame, répondit elle, je n'ai pas oublié, malgré le temps écoulé, que vous et votre fils avez été malheureux à cause de moi ; je n'ai pas cessé de penser que si M. Edmond Joubert ne m'avait pas connue, il ne se serait jamais éloigné de sa mère. Si innocent que l'on soit du mal que l'on cause, on en souffre. Je puis vous le dire maintenant, lorsque, en me parlant de votre fils, vos larmes coulaient, je sentais ces larmes de mère tomber dans mon cœur comme du plomb fondu ; alors, comme si j'eusse été véritablement une coupable, je ne savais quels reproches m'adresser, je m'en voulais à moi-même, je me maudissais et me disais amèrement : Je fais le mal et je ne peux pas le réparer !

—Mais c'était de l'exagération, de la folie ! s'écria Mme Joubert, vous n'étiez responsable de rien. Ah ! ma pauvre enfant, si j'avais su !

—Oublions tout cela ; quand le malheur s'en va, on ne doit plus penser qu'au bonheur qui revient.

VII

PENSÉES

Pendant ces trois années qui venaient de s'écouler, Mme Clavière avait vécu tranquille.

Toutefois, elle n'avait pas si complètement oublié Joseph Gallot que le souvenir du misérable ne vînt de temps à autre assombrir l'avenir en faisant planer une vague inquiétude sur son existence paisible.

N'aurait-elle pas encore à se mettre en garde, à se défendre contre les tentatives criminelles de cet homme, contre ses ténébreuses machinations ?

Mais, en y réfléchissant, elle voyait combien il était difficile à son ennemi de l'atteindre. Maintenant, sous la protection des religieuses de la Maison maternelle, son enfant était en sûreté. Elle se laissait aller à des craintes puériles ; c'était une faiblesse contre laquelle elle devait réagir. Et elle se rassurait en se disant que l'ancien serrurier ne s'exposerait pas à retomber entre les mains de la justice et qu'elle n'avait plus rien à redouter de lui.

Mme Clavière n'était pas seule à se souvenir de Gallot.

Charlotte Pinguet, plus encore que son amie, avait l'esprit hanté par les terreurs que lui inspirait le bandit, et quand elle se le représentait, animé par le désir de la vengeance, elle se sentait frissonner. C'est qu'elle savait Gallot capable de tout. C'est qu'elle savait qu'il ne reculerait pas devant n'importe quel crime. Et elle ne pouvait songer sans épouvante aux coups terribles qu'un pareil misérable, toujours rampant et tapi dans l'ombre, pouvait porter.

Un dimanche, qu'elle était venue passer l'après-midi chez Mme Clavière, étant encore sous l'impression d'une grande terreur, elle amena brusquement la conversation sur l'ancien serrurier.

La nuit elle avait eu un horrible cauchemar.

Dans son rêve, elle arrivait à Vaucresson afin de passer quelques heures avec son amie. Louise lui dit :

—Madame est au jardin, vous la trouverez se promenant dans l'allée du bois.

Elle se dirigea vers le petit bois, heureuse de surprendre son amie, qui ne l'attendait pas.

Soudain, comme elle arrivait à l'entrée de l'allée, elle s'arrêta glacée d'épouvante.

Impossible d'avancer ni de faire un mouvement. Elle avait les pieds collés au sol et était comme liée avec de cordes.

Elle venait de voir sortir d'une broussaille, où il s'était tenu caché, Joseph Gallot, les cheveux hérissés, l'œil rouge, les narines fumantes, la bouche baveuse avec de longues dents pareilles à celles d'un fauve, le rictus tordu dans un rire de démon, la face grimaçante, hideuse.

Le misérable était armé d'un poignard dont la lame, longue, effilée, avait des reflets de flamme.

Lentement, à pas de loup, replié sur lui-même, avec des mouvements de reptile, il s'approchait de Marie, qui lui tournait le dos, et semblait absorbée par la lecture d'un livre qu'elle avait à la main.

Charlotte voulut crier :

—Marie, sauve-toi, sauve-toi !

Mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée. Et vainement elle faisait de violents efforts pour s'élancer au secours de son amie.

Brusquement, le bossu se redressa, fit entendre un rugissement de bête féroce et la lame du poignard, lançant un rapide éclair, s'enfonça entre les deux épaules de la jeune femme, qui s'abattit en poussant un cri d'agonie.

Charlotte entendit encore un éclat de rire strident, puis l'horrible vision disparut.